

Session 2019

PE1-19-PG1

Repère à reporter sur la copie

CONCOURS DE RECRUTEMENT DE PROFESSEURS DES ÉCOLES

Lundi 08 avril 2019
Première épreuve d'admissibilité

Français

Durée : 4 heures

Rappel de la notation :

L'épreuve est notée sur 40 points : 11 pour la première partie, 11 pour la deuxième et 13 pour la troisième ; 5 points permettent d'évaluer la correction syntaxique et la qualité écrite de la production du candidat. Une note globale égale ou inférieure à 10 est éliminatoire.

Ce sujet contient 11 pages, numérotées de 1/11 à 11/11. Assurez-vous que cet exemplaire est complet. S'il est incomplet, demandez un autre exemplaire au chef de salle.

L'usage de tout ouvrage de référence, de tout document et de tout matériel électronique est rigoureusement interdit.

L'usage de la calculatrice est interdit.

N.B : Hormis l'en-tête détachable, la copie que vous rendrez ne devra, conformément au principe d'anonymat, comporter aucun signe distinctif, tel que nom, signature, origine, etc.

Tout manquement à cette règle entraîne l'élimination du candidat.

Si vous estimez que le texte du sujet, de ses questions ou de ses annexes comporte une erreur, signalez lisiblement votre remarque dans votre copie et poursuivez l'épreuve en conséquence. De même, si cela vous conduit à formuler une ou plusieurs hypothèses, il vous est demandé de la (ou les) mentionner explicitement.

PREMIÈRE PARTIE : question relative aux textes proposés.

En vous fondant sur les différents textes du corpus, vous analyserez les processus à l'œuvre dans la dynamique de la révolte.

TEXTE 1 : Henry Bauchau, *Antigone*, chapitre XIX, « La colère » (1997).

Les jumeaux Étéocle et Polynice, censés se partager le trône de Thèbes à la mort de leur père Œdipe, se sont entretués. Leur oncle Créon, devenu roi, enterre Étéocle avec les honneurs, mais refuse une sépulture à Polynice, qu'il considère être à l'origine du conflit fratricide. Dans cet extrait, la narratrice est leur sœur, Antigone, qui n'accepte pas cette décision.

Je suis hors de moi. Quelque chose dit même : enfin hors de moi ! Il ne faut plus courir, marcher pour ne pas être hors d'haleine. Marcher vite, je ne pourrais pas faire autrement mais ne plus courir, ne pas m'affoler. Je ne suis pas folle, à Thèbes, ce sont les hommes qui sont fous et le sage Créon, Créon le temporisateur plus que tous les autres. Nous, les femmes, accepter de laisser pourrir le corps de notre frère abandonné aux bêtes et gardé par des soldats ! Jamais !

[...] Trois gardes entourent un crieur qui lit l'édit dans un affreux silence. Quand il annonce que le corps de Polynice doit pourrir sans sépulture je ne puis plus contenir mon cri. L'indignation, la colère s'échappent de mon corps et vont frapper de front le mufle de la ville avec l'énorme fardeau de douleur, de bêtise et d'iniquité qu'elle fait peser sur moi et sur toutes les femmes. Oui, moi Antigone, la mendicante du roi aveugle, je me découvre rebelle à ma patrie, définitivement rebelle à Thèbes, à sa loi virile, à ses guerres imbéciles et à son culte orgueilleux de la mort.

Si j'ai suivi Œdipe c'était pour lui apprendre – ce que j'ignorais, ce que je n'aurais jamais osé penser sans ce dernier crime de Créon – pour lui apprendre, oui moi, sa pauvre Antigone, à devenir ce qu'il était.

Je ne puis plus supporter ce que lit le crieur, je ramasse de la boue, je la lance en criant :

« Personne... personne de vivant n'est le roi des morts. Personne n'a le droit de faire injure à leurs corps. »

Beaucoup de femmes et de gamins lancent de la boue avec moi. Je me rue vers l'horrible papyrus qui veut déshonorer Polynice, il me brûle les yeux. La foule me porte en avant, bouscule les gardes et le crieur public qui s'enfuient. Zed s'empare de l'édit, je le déchire, on m'apporte du feu et le honteux décret de Créon brûle au milieu des cris et de l'approbation énorme de la foule.

Dans mon malheur, je suis heureuse, je piétine sauvagement les cendres de l'édit.

Zed me saisit les mains :

« Mets-toi à notre tête, remplace Vasco, attaquons les soldats du roi en attendant le retour d'Hémon. »

Comme une eau glacée en plein visage, ses paroles me dégrisent.

« Non », je dis seulement non. Je veux enterrer Polynice puis quitter à jamais cette ville de mort.

TEXTE 2 : Aristophane, *Lysistrata* (411 avant J.-C.), traduit du grec par Georges-Gustave Toudouze.

Dans cette comédie, les femmes, menées par Lysistrata, veulent faire cesser la guerre menée par les hommes. Pour cela, elles décident d'occuper la citadelle et de se refuser à leurs maris.

LE MAGISTRAT. – Eh bien, je désire savoir de vous-mêmes, avant tout, dans quelle intention vous avez barricadé notre citadelle.

LYSISTRATA. – Pour mettre le trésor en sûreté, et vous ôter tout sujet de guerre.

LE MAGISTRAT. – L'argent est donc la cause de la guerre ?

LYSISTRATA. – Oui, et de tous les autres désordres survenus. C'est pour avoir le moyen de voler que Pisandre et tous les ambitieux suscitent continuellement de nouveaux troubles. Qu'ils fassent maintenant tout ce qui leur plaira ; ils ne toucheront plus rien de cet argent.

LE MAGISTRAT. – Que feras-tu donc ?

LYSISTRATA. – Tu le demandes ? Nous l'administrerons nous-mêmes.

LE MAGISTRAT. – Vous administrerez l'argent ?

LYSISTRATA. – Que trouves-tu là d'étonnant ? N'est-ce pas nous qui administrons les dépenses de nos maisons ?

LE MAGISTRAT. – Mais ce n'est pas la même chose.

LYSISTRATA. – Pourquoi pas la même chose ?

LE MAGISTRAT. – C'est avec cet argent qu'on fait la guerre.

LYSISTRATA. – Mais d'abord il n'est pas besoin de faire la guerre.

LE MAGISTRAT. – Quel autre moyen donc de nous défendre ?

LYSISTRATA. – Nous vous défendrons.

LE MAGISTRAT. – Vous ?

LYSISTRATA. – Oui, nous.

LE MAGISTRAT. – C'est trop fort !

LYSISTRATA. – Nous te défendrons malgré toi.

LE MAGISTRAT. – Tu dis là une chose affreuse.

LYSISTRATA. – Tu te fâches ! c'est pourtant là ce qu'il faut faire.

LE MAGISTRAT. – Par Cérès ! c'est de la tyrannie.

LYSISTRATA. – Il faut bien nous sauver, mon cher.

LE MAGISTRAT. – Et si je ne le veux pas ?

LYSISTRATA. – Raison de plus.

LE MAGISTRAT. – Mais d'où vous est venue l'idée de vous mêler de la guerre et de la paix ? [...]

LYSISTRATA. – Je vais te satisfaire. Précédemment, dans la dernière guerre, nous avons supporté votre conduite avec une modération exemplaire ; vous ne nous permettiez pas d'ouvrir la bouche. Vos projets étaient peu faits pour nous plaire ; cependant ils ne nous échappaient pas, et souvent au logis nous apprenions vos résolutions funestes sur des affaires importantes. Alors, cachant notre douleur sous un air riant, nous vous demandions : « Qu'est-ce que l'assemblée a résolu aujourd'hui ? quel décret avez-vous rendu au sujet de la paix ? – Qu'est-ce que cela te fait ? disait mon mari : tais-toi », et je me taisais.

UNE FEMME. – Moi je ne me serais pas tue.

LE MAGISTRAT. – Il te serait arrivé mal de ne pas te taire.

LYSISTRATA. – Aussi me taisais-je. Une autre fois, vous voyant prendre une résolution des plus mauvaises, je disais : « Mon ami, comment pouvez-vous agir si follement ? » Mais lui me regardant aussitôt de travers, répondait : « Tisse ta toile, ou ta tête s'en ressentira longtemps ; la guerre est l'affaire des hommes ! »

LE MAGISTRAT. – Par Jupiter ! il avait raison.

LYSISTRATA. – Raison ? Comment, misérable ! il ne nous sera pas même permis de vous avertir, quand vous prenez des résolutions funestes ? Enfin, lasses de vous entendre dire hautement dans les rues « Est-ce qu'il n'y a plus d'hommes en ce pays – Non, en vérité, il n'y en a plus », disait un autre ; alors les femmes ont résolu de se réunir, pour travailler de concert au salut de la Grèce. Car qu'aurait servi d'attendre ? Si donc vous voulez écouter nos sages conseils, et vous taire à votre tour, comme nous faisons alors, nous pourrions rétablir vos affaires.

LE MAGISTRAT. – Vous, rétablir nos affaires ? Tu dis là quelque chose de violent et d'intolérable.

LYSISTRATA. – Tais-toi.

TEXTE 3 : Émile Zola, *Germinal*, partie III, chapitre 3 (1885).

Étienne Lantier travaille depuis peu aux mines de Montsou. Il y rencontre Souvarine, un ouvrier russe, qui le conduit à lire les écrits de penseurs socialistes.

Maintenant, chaque soir, chez les Maheu, on s'attardait une demi-heure, avant de monter se coucher. Toujours Étienne reprenait la même causerie. Depuis que sa nature s'affinait, il se trouvait blessé davantage par les promiscuités du coron. Est-ce qu'on était des bêtes, pour être ainsi parqués, les uns contre les autres, au milieu des champs, si entassés qu'on ne pouvait changer de chemise sans montrer son derrière aux voisins ! Et comme c'était bon pour la santé, et comme les filles et les garçons s'y pourrissaient forcément ensemble !

– Dame ! répondait Maheu, si l'on avait plus d'argent, on aurait plus d'aise... Tout de même, c'est bien vrai que ça ne vaut rien pour personne, de vivre les uns sur les autres. Ça finit toujours par des hommes soûls et par des filles pleines.

Et la famille partait de là, chacun disait son mot, pendant que le pétrole de la lampe viciait l'air de la salle, déjà empuantie d'oignon frit. Non, sûrement, la vie n'était pas drôle. On travaillait en vraies brutes à un travail qui était la punition des galériens autrefois, on y laissait la peau plus souvent qu'à son tour, tout ça pour ne pas même avoir de la viande sur sa table, le soir. Sans doute on avait sa pâtée quand même, on mangeait, mais si peu, juste de quoi souffrir sans crever, écrasé de dettes, poursuivi comme si l'on volait son pain. Quand arrivait le dimanche, on dormait de fatigue. Les seuls plaisirs, c'était de se soûler ou de faire un enfant à sa femme ; encore la bière vous engraisait trop le ventre, et l'enfant, plus tard, se foutait de vous. Non, non, ça n'avait rien de drôle.

Alors, la Maheude s'en mêlait.

– L'embêtant, voyez-vous, c'est lorsqu'on se dit que ça ne peut pas changer... Quand on est jeune, on s'imagine que le bonheur viendra, on espère des choses ; et puis, la misère recommence toujours, on reste enfermé là-dedans... Moi, je ne veux du mal à personne, mais il y a des fois où cette injustice me révolte.

Un silence se faisait, tous soufflaient un instant, dans le malaise vague de cet horizon fermé. Seul, le père Bonnemort, s'il était là, ouvrirait des yeux surpris, car de son temps on ne se tracassait pas de la sorte : on naissait dans le charbon, on tapait à la veine, sans en demander davantage ; tandis que, maintenant, il passait un air qui donnait de l'ambition aux charbonniers.

– Faut cracher sur rien, murmurait-il. Une bonne chope est une bonne chope... Les chefs, c'est souvent de la canaille ; mais il y aura toujours des chefs, pas vrai ? Inutile de se casser la tête à réfléchir là-dessus.

Du coup, Étienne s'animait. Comment ! la réflexion serait défendue à l'ouvrier ! Eh ! justement, les choses changeraient bientôt, parce que l'ouvrier réfléchissait à cette heure. Du temps du vieux, le mineur vivait dans la mine comme une brute, comme une machine à extraire la houille, toujours sous la terre, les oreilles et les yeux bouchés aux événements du

dehors. Aussi les riches qui gouvernent, avaient-ils beau jeu de s'entendre, de le vendre et de l'acheter, pour lui manger la chair : il ne s'en doutait même pas. Mais, à présent, le mineur s'éveillait au fond, germait dans la terre ainsi qu'une vraie graine ; et l'on verrait un matin ce qu'il pousserait au beau milieu des champs : oui, il pousserait des hommes, une armée d'hommes qui rétabliraient la justice. Est-ce que tous les citoyens n'étaient pas égaux depuis la Révolution ? Puisqu'on votait ensemble, est-ce que l'ouvrier devait rester l'esclave du patron qui le payait ? Les grandes Compagnies, avec leurs machines, écrasaient tout, et l'on n'avait même plus contre elles les garanties de l'ancien temps, lorsque des gens du même métier, réunis en corps, savaient se défendre. C'était pour ça, nom de Dieu ! et pour d'autres choses, que tout pèterait un jour, grâce à l'instruction. On n'avait qu'à voir dans le coron même : les grands-pères n'auraient pu signer leur nom, les pères le signaient déjà, et quant aux fils, ils lisaient et écrivaient comme des professeurs. Ah ! ça poussait, ça poussait petit à petit, une rude moisson d'hommes, qui mûrissait au soleil ! Du moment qu'on n'était plus collé chacun à sa place pour l'existence entière, et qu'on pouvait avoir l'ambition de prendre la place du voisin, pourquoi donc n'aurait-on pas joué des poings, en tâchant d'être le plus fort ?

TEXTE 4 : Albert Camus, *L'Homme révolté*, chapitre I, « L'homme révolté » (1951).

Qu'est-ce qu'un homme révolté ? Un homme qui dit non. Mais s'il refuse, il ne renonce pas : c'est aussi un homme qui dit oui, dès son premier mouvement. Un esclave, qui a reçu des ordres toute sa vie, juge soudain inacceptable un nouveau commandement. Quel est le contenu de ce « non » ?

Il signifie, par exemple, « les choses ont trop duré », « jusque-là oui, au-delà non », « vous allez trop loin », et encore « il y a une limite que vous ne dépasserez pas ». En somme, ce non affirme l'existence d'une frontière. On retrouve la même idée de la limite dans ce sentiment du révolté que l'autre « exagère », qu'il étend son droit au-delà de la frontière à partir de laquelle un autre droit lui fait face et le limite. Ainsi, le mouvement de révolte s'appuie, en même temps, sur le refus catégorique d'une intrusion jugée intolérable et sur la certitude confuse d'un bon droit, plus exactement l'impression, chez le révolté, qu'il est « en droit de... ». La révolte ne va pas sans le sentiment d'avoir soi-même, en quelque façon, et quelque part, raison. C'est en cela que l'esclave révolté dit à la fois oui et non. Il affirme, en même temps que la frontière, tout ce qu'il soupçonne et veut préserver en deçà de la frontière. Il démontre, avec entêtement, qu'il y a en lui quelque chose qui « vaut la peine de... », qui demande qu'on y prenne garde. D'une certaine manière, il oppose à l'ordre qui l'opprime une sorte de droit à ne pas être opprimé au-delà de ce qu'il peut admettre.

En même temps que la répulsion à l'égard de l'intrus, il y a dans toute révolte une adhésion entière et instantanée de l'homme à une certaine part de lui-même. Il fait donc intervenir implicitement un jugement de valeur, et si peu gratuit, qu'il le maintient au milieu des périls. Jusque-là, il se taisait au moins, abandonné à ce désespoir où une condition, même si on la juge injuste, est acceptée. Se taire, c'est laisser croire qu'on ne juge et ne désire rien, et, dans certains cas, c'est ne désirer rien, en effet. Le désespoir, comme l'absurde, juge et désire tout, en général, et rien, en particulier. Le silence le traduit bien. Mais à partir du moment où il parle, même en disant non, il désire et juge. Le révolté, au sens étymologique, fait volte-face. Il marchait sous le fouet du maître. Le voilà qui fait face. Il oppose ce qui est préférable à ce qui ne l'est pas. Toute valeur n'entraîne pas la révolte, mais tout mouvement de révolte invoque tacitement une valeur. S'agit-il au moins d'une valeur ? Si confusément que ce soit, une prise de conscience naît du mouvement de révolte : la perception, soudain éclatante, qu'il y a dans l'homme quelque chose à quoi l'homme peut s'identifier, fût-ce pour un temps. Cette identification jusqu'ici n'était pas sentie réellement. Toutes les exactions antérieures au mouvement d'insurrection, l'esclave les souffrait. Souvent même, il avait reçu sans réagir des ordres plus révoltants que celui qui déclenche son refus. Il y apportait de la patience, les rejetant peut-être en lui-même, mais, puisqu'il se taisait, plus soucieux de son intérêt immédiat que conscient encore de son droit. Avec la perte de la patience, avec l'impatience, commence au contraire un mouvement qui peut s'étendre à tout ce qui, auparavant, était accepté. Cet élan est presque toujours rétroactif. L'esclave, à l'instant où il rejette l'ordre humiliant de son supérieur, rejette en même temps l'état d'esclave lui-même. Le mouvement de révolte le porte plus loin qu'il n'était dans le simple refus. Il dépasse même la limite qu'il fixait à son adversaire, demandant maintenant à être traité en égal. Ce qui était d'abord une résistance irréductible de l'homme devient l'homme tout entier qui s'identifie à elle et s'y résume. Cette part de lui-même qu'il voulait faire respecter, il la met alors au-dessus du reste et la proclame préférable à tout, même à la vie. Elle devient pour lui le bien suprême. Installé auparavant dans un compromis, l'esclave se jette d'un coup (« puisque c'est ainsi... ») dans le Tout ou Rien. La conscience vient au jour avec la révolte.

DEUXIÈME PARTIE : connaissance de la langue.

1. Dans cet extrait du texte 2, vous indiquerez le temps et le mode de chaque verbe souligné et vous justifierez son emploi.

LYSISTRATA. – [...] Alors, cachant notre douleur sous un air riant, nous vous demandions : « Qu'est-ce que l'assemblée a résolu aujourd'hui ? quel décret avez-vous rendu au sujet de la paix ? – Qu'est-ce que cela te fait ? disait mon mari : tais-toi », et je me taisais.

UNE FEMME. – Moi je ne me serais pas tue.

LE MAGISTRAT. – Il te serait arrivé mal de ne pas te taire.

LYSISTRATA. – Aussi me taisais-je. Une autre fois, vous voyant prendre une résolution des plus mauvaises, je disais : « Mon ami, comment pouvez-vous agir si follement ? » Mais lui me regardant aussitôt de travers, répondait : « Tisse ta toile, ou ta tête s'en ressentira longtemps ; la guerre est l'affaire des hommes ! »

2. Vous expliquerez la composition et le sens du mot « approbation » (texte 1) puis vous donnerez deux mots de la même famille.

« l'approbation énorme de la foule »

3. Dans l'extrait suivant, vous identifierez les différentes propositions et, le cas échéant, indiquerez leur fonction :

« Seul, le père Bonnemort, s'il était là, ouvrirait des yeux surpris, car de son temps on ne se tracassait pas de la sorte » (texte 3)

4. Vous transposerez le passage suivant tiré du texte 2 au discours indirect en commençant par « Lysistrata affirma... »

LYSISTRATA. – C'est pour avoir le moyen de voler que Pisandre et tous les ambitieux suscitent continuellement de nouveaux troubles. Ils ne toucheront plus rien de cet argent.

LE MAGISTRAT. – Que feras-tu donc ?

5. En vous appuyant sur deux procédés d'écriture au moins, vous analyserez les moyens par lesquels Étienne exprime ses convictions et cherche à persuader ses interlocuteurs (texte 3).

Du coup, Étienne s'animait. Comment ! la réflexion serait défendue à l'ouvrier ! Eh ! justement, les choses changeraient bientôt, parce que l'ouvrier réfléchissait à cette heure. Du temps du vieux, le mineur vivait dans la mine comme une brute, comme une machine à extraire la houille, toujours sous la terre, les oreilles et les yeux bouchés aux événements du dehors. Aussi les riches qui gouvernent, avaient-ils beau jeu de s'entendre, de le vendre et de l'acheter, pour lui manger la chair : il ne s'en doutait même pas. Mais, à présent, le mineur s'éveillait au fond, germait dans la terre ainsi qu'une vraie graine ; et l'on verrait un matin ce qu'il pousserait au beau milieu des champs : oui, il pousserait des hommes, une armée d'hommes qui rétabliraient la

justice. Est-ce que tous les citoyens n'étaient pas égaux depuis la Révolution ? Puisqu'on votait ensemble, est-ce que l'ouvrier devait rester l'esclave du patron qui le payait ? Les grandes Compagnies, avec leurs machines, écrasaient tout, et l'on n'avait même plus contre elles les garanties de l'ancien temps, lorsque des gens du même métier, réunis en corps, savaient se défendre. C'était pour ça, nom de Dieu ! et pour d'autres choses, que tout pèterait un jour, grâce à l'instruction. On n'avait qu'à voir dans le coron même : les grands-pères n'auraient pu signer leur nom, les pères le signaient déjà, et quant aux fils, ils lisaient et écrivaient comme des professeurs. Ah ! ça poussait, ça poussait petit à petit, une rude moisson d'hommes, qui mûrissait au soleil ! Du moment qu'on n'était plus collé chacun à sa place pour l'existence entière, et qu'on pouvait avoir l'ambition de prendre la place du voisin, pourquoi donc n'aurait-on pas joué des poings, en tâchant d'être le plus fort ?

TROISIÈME PARTIE : analyse de supports d'enseignement.

À partir d'une analyse des documents proposés, utilisés pour la préparation de classe niveau CM1 en cycle 3, vous répondrez aux questions posées.

DOCUMENT 1 : Séquence autour d'un extrait de *L'Homme à l'oreille coupée* de J.-C. MOURLEVAT

DOCUMENT 2 : Extraits de *L'Homme à l'oreille coupée* de J.-C. MOURLEVAT

1. Quelles compétences définies par le programme sont travaillées dans la séquence proposée (document 1) ?
2. En vous inscrivant dans le projet de cette séquence (document 1), vous concevrez le déroulement de la séance 4 et expliquerez vos choix.
3. En vous appuyant sur une analyse du texte source (document 2), vous identifierez les obstacles éventuels à la lecture autonome de ce texte par les élèves et vous préciserez comment ces difficultés peuvent être anticipées.
4. Dans le cadre du travail d'écriture à travers les séances 5 et 6, quels étayages pourriez-vous proposer ?

DOCUMENT 1 : Séquence autour d'un extrait de *L'Homme à l'oreille coupée* de J.-C. MOURLEVAT

Lecture : Étude d'une œuvre longue <i>L'Homme à l'oreille coupée</i> de Jean-Claude MOURLEVAT, publié en 2003 aux Éditions Thierry Magnier, collection Petite poche		
Forme : Roman Genre : Fantastique Ton : Humour		Résumé : Ce roman très court relate comment un vieil homme raconte chaque soir dans une auberge de quelle façon il a perdu son oreille. Chaque fois, la version est nouvelle et pourtant tout le monde le croit...
Séanc e n°...	Objectifs spécifiques	Déroulement
	Présentation de	<u>Mise en situation</u> : À l'oral et collectivement, présenter la

1	l'œuvre - Donner envie de lire - Projeter les enfants dans l'histoire - Se préparer à la lecture du texte	première et la quatrième de couverture. Demander aux élèves d'imaginer à partir de ces indices l'histoire racontée par l'auteur. <u>Phase de recherche</u> : Distribution d'un livre à chacun. Par groupe, catégoriser l'œuvre en identifiant le genre, le type d'écrit et faire des liens avec ce qu'ils connaissent afin qu'ils puissent s'y rapporter (autre œuvre littéraire, autres titres du même auteur...). Identifier les indices de l'histoire (personnage, lieu, événement...). <u>Phase d'institutionnalisation</u> : Mise en commun et réalisation d'une affiche pour la classe.
2	Structure du texte - Comprendre le fonctionnement narratif du récit : récit enchâssé	<u>Mise en situation</u> : Lecture par l'enseignant des chapitres 1 et 2 (document 2). <u>Phase de recherche</u> : Par groupe, les élèves doivent répondre à des questions portant sur le point de vue du narrateur et celui du personnage. <u>Mise en commun</u> : Échange entre les différents groupes sur les réponses apportées. <u>Phase d'institutionnalisation</u> : Synthèse sur les rapports spatio-temporels (2 époques, 1 même personnage).
3	Exploitation d'un extrait - Apprendre à construire une représentation mentale pour comprendre le texte	<u>Mise en situation</u> : Lecture de l'extrait : « D'abord l'assistante a mis une longue cigarette [...] Le mégot a volé. » (chapitre 1) <u>Phase de recherche</u> : Dessiner la scène principale dans le récit qui se passe au cirque. Consigne : « Dessine l'assistante de profil avant le premier coup de fouet, après le deuxième et au début du roulement de tambour. Tu dois faire 3 dessins. » <u>Mise en commun/phase de structuration</u> : Faire présenter les 3 dessins par plusieurs élèves et faire justifier les différences en se servant de ce qui est écrit dans le texte. <u>Évaluation</u> individuelle avec 2 consignes : - Expliquez : « À chaque coup elle en perdait un de plus. » - Expliquez : « Le mégot a volé ! »
4	Étude des procédés du conteur - Repérer par quels procédés le conteur retient l'attention de ses auditeurs	
5	Projet d'écriture - Préparer le scénario de son histoire - Écrire une histoire à la manière du vieil homme	<u>Mise en situation</u> : Rappel des caractéristiques du conteur à partir de la séance 4. <u>Phase de recherche individuelle</u> : Les élèves inventent leur scénario en complétant un tableau recensant : lieu, personnage, actions, dénouement. <u>Mise en commun</u> : Quelques élèves énoncent brièvement les scénarios choisis puis la classe échange sur leur pertinence. <u>Phase d'entraînement</u> : 1 ^{er} jet d'écriture individuel qui sera ramassé par l'enseignant.
6	Projet d'écriture - Retravailler son écrit	<u>Auto-évaluation</u> : À l'aide d'une grille, les élèves vérifient que leur récit comporte bien les critères de réussite. <u>Phase d'entraînement</u> : Phase de réécriture pour corriger et améliorer les récits à partir des critères définis, des procédés

		d'écriture relevés. Passage de l'enseignant pour les aider à relire leur récit et les guider dans la réécriture.
7	Oralisation du texte - Lire à haute voix de manière expressive	<u>Mise en situation</u> : Lecture d'un extrait de l'œuvre de Mourlevat par l'enseignant à haute voix. <u>Phase de recherche</u> : Construire la liste des critères de réussite (l'intonation, l'articulation, le respect de la ponctuation, les exagérations, les effets de suspens...). <u>Phase d'institutionnalisation</u> : Écriture des critères de réussite sélectionnés conjointement. <u>Phase d'entraînement</u> : Par binôme, les élèves s'exercent à lire leur texte de manière expressive. Les élèves pourront également utiliser des enregistrements audio ou vidéo pour analyser et améliorer leur prestation. <u>Phase d'évaluation</u> : Chacun viendra lire son texte devant la classe. Cette phase se fera sur plusieurs jours selon le nombre d'élèves.

DOCUMENT 2 : Extraits de *L'Homme à l'oreille coupée* de J.-C. MOURLEVAT

Vous trouverez ci-dessous trois chapitres complets extraits de l'œuvre de J.-C. Mourlevat.

Chapitre 1

Il y avait dans un port de Norvège un très vieil homme à qui il manquait une oreille. Comment l'as-tu perdue ? lui demandait-on dans l'auberge où il venait s'enivrer chaque soir, et il répondait volontiers : « Oh, ça remonte à loin ! disait-il, j'étais encore un petit garçon... J'avais neuf ans à peine, alors voyez ! Un cirque ambulant est passé dans notre village. Ça ne coûtait pas très cher, mais nous étions pauvres et mes parents ne pouvaient pas me payer l'entrée. Alors le soir de la représentation, j'y suis allé en cachette. Je me suis faufilé sous la toile du chapiteau, ni vu ni connu, et j'ai pris place dans les gradins. C'était plein à craquer. La musique assourdissante, l'odeur forte des animaux, tout ça : j'étais comme ivre. Il y a eu les chevaux qui tournaient, puis les acrobates-voltigeurs, puis les petits caniches dressés. J'en restais la bouche ouverte. Quelle émotion pour moi qui n'avais jamais rien vu ! Enfin, le directeur du cirque a annoncé un numéro de fouet. J'ai oublié le nom de l'artiste, Pacito, Pancho, un nom comme ça. Il s'est avancé dans sa tenue de cow-boy, accompagné de son assistante en maillot de bain. Et clac ! Clac ! Ça a commencé. D'abord l'assistante a mis une longue cigarette de papier dans sa bouche. Clac ! Au premier coup de fouet, la cigarette a perdu un centimètre. Clac ! À chaque coup elle en perdait un de plus, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'un minuscule mégot. Alors elle a avancé ses lèvres maquillées de rouge, comme pour donner un baiser, puis elle a légèrement basculé la tête en arrière, pour ne pas se faire couper le bout du nez. Il y a eu un roulement de tambour, et clac ! Le mégot a volé !

Chapitre 2

Ensuite, ils ont demandé un volontaire. C'est juste à ce moment-là que j'ai vu un camarade d'école en face de moi, de l'autre côté de la piste. Il me faisait de grands signes. J'ai levé le bras pour lui répondre et ils ont cru que je voulais venir ! Ils m'ont mis une cigarette de papier dans les oreilles. Une dans chaque. Clac ! Clac ! De quoi vous rendre sourd. Les gens applaudissaient. Et ils riaient aussi. Sans doute à cause de mon air ahuri. Et puis tout à coup j'ai entendu « ooOOOooh ! ». Ça faisait comme une vague dans les gradins... L'assistante s'est évanouie et quelques spectatrices aussi. J'ai senti quelque chose de tiède qui dégoulinait dans mon cou. J'ai passé la main. C'était mon sang. Alors j'ai compris. J'ai regardé par terre et j'ai vu mon oreille, là, dans la sciure... j'ai oublié la suite. Je me revois transporté dans des bras étrangers. Je revois des gens très flous qui me tiennent les mains. Je revois surtout ma mère qui pleure et mon père qui lève les bras au ciel : « Ah, ce gamin ! Ce gamin ! » Voilà comment je l'ai perdue, mon oreille. Ça vous évitera d'avoir à me le demander la prochaine fois... »

Chapitre 5

Le lendemain, il levait les bras au ciel : « Vous me fatiguez avec cette oreille ! Je vous l'ai dit cent fois. C'était un soir où j'avais trop bu. Je me suis endormi contre un poêle et ça me l'a brûlée. Voilà ! »